

# entretien avec Christoph **MARTHALER**

## Comment naissent vos projets ?

**Christoph Marthaler** : C'est un vrai travail collectif avec Anna Viebrock et Stéphanie Carp. Nous parlons ensemble et Anna nous propose un lieu. Je n'aime pas le mot décor concernant le travail d'Anna car ce sont vraiment des lieux pour acteurs, des lieux pour jouer, pour créer des univers. C'est à partir de cette proposition que nous imaginons ce que pourrait être le spectacle et que nous le réalisons tous ensemble avec les acteurs.

## Pour vos créations personnelles, qui ne reposent pas sur un texte dramaturgique unique, à partir de quoi travaillez-vous ?

**C.M.** : Nous regardons le monde qui nous entoure et qui, dans la période actuelle, nous irrite beaucoup. Nous appartenons à une génération qui a connu une division du monde assez simple : l'Est et l'Ouest. Nous choisissons notre place en fonction de ce critère même si nous n'étions pas d'accord avec tout ce qui se passait d'un côté ou de l'autre. Mais il y avait la droite et il y avait la gauche. Cela n'existe plus. En Allemagne nous avons eu un chancelier officiellement social démocrate pour lequel je n'avais pas une admiration totale... Maintenant nous avons une femme chrétienne démocrate, plutôt intelligente, comme chancelière mais je ne vois pas la différence, nous ne voyons pas la différence. Les frontières sont tellement floues. Comment rester socialiste ou social-démocrate dans cette société au milieu de laquelle nous devons faire du théâtre ? Je ressens du dégoût quand je vois certains dirigeants qui veulent sauver le monde alors qu'ils n'arrivent même pas à aider leur propre pays à sortir de la crise. Nous sommes dans une période où certains hommes politiques ne peuvent dire que « Moi je... Moi je... Moi je »... Le collectif semble en voie de disparition.

## Par rapport à cette situation qu'est-ce que le théâtre peut faire ?

**C.M.** : Honnêtement, je ne sais plus avec certitude ce que nous pouvons proposer. J'ai toujours détesté un théâtre qui caricature, qui exagère, qui amplifie. Mais aujourd'hui ce sont les politiques qui se caricaturent eux-mêmes dans une exagération avec laquelle le théâtre ne peut même plus rivaliser. Nos sociaux-démocrates allemands ont tellement détruit, ils ont tellement collaboré avec les milieux économiques, que nous sommes un peu désespérés.

**Stéphanie Carp** : Ils sont devenus des petits bourgeois dont l'ambition suprême a été de s'enrichir. Ils ont fait des coquette-ries pour plaire à la grande bourgeoisie.

## Ce constat n'est-il pas valable pour toute l'Europe, Ouest et nouvel Est confondus ?

**S.C.** : Bien sûr que si et c'est d'ailleurs cette Europe qui est au centre de notre travail dans *Riesenbutzbach*, cette Europe où chaque pays tend à ressembler aux autres. Ce qui nous intéresse c'est la vie des gens qui vivent dans cette Europe encore privilégiée par rapport à tant d'autres parties du monde, mais qui connaît la crise et qui a donc tendance à se replier sur elle-même pour protéger ce qu'elle considère comme des acquis devenus indispensables à son mode de vie. La peur de perdre ce « statut » de privilégié est devenue la grande angoisse de ce XXI<sup>e</sup> siècle.

## Sur le linteau d'avant-scène du lieu que vous avez inventé il y a une inscription « Institut von Gärungsgewerbe » que l'on peut traduire par « Institut de fermentation » ou « Institut de maturation »...

**Anna Viebrock** : C'est l'enseigne d'une usine désaffectée que j'ai vue en me promenant à Berlin. J'ai immédiatement pensé à ce que dit Christoph du théâtre lorsqu'il parle de « Gärungsprozess », c'est-à-dire que le théâtre est un long processus de fermentation et de maturation. C'est devenu un des éléments du lieu. C'est comme cela que nous travaillons. Nous prenons des éléments du réel, de la vraie vie et nous les intégrons à notre projet. Dans ce dernier lieu il y a de vrais garages, de vrais balcons, de vraies portes mais qui sont totalement décalés puisqu'il est rare d'avoir un garage qui donne dans un salon. Nous cherchions à symboliser ces petits villages où l'on a construit des petites maisons avec, toutes, un petit garage.

## Il y a eu en France ce que l'on a appelé des « Chalandonettes »....

**A.V.** : C'est exactement ça ! Le garage est le domaine de l'homme, d'ailleurs, qu'il transforme souvent en atelier de bricolage. En ce moment il y a un fait divers terrible en Autriche qui s'est passé dans une cave où un père a maintenu sa fille prisonnière pendant des années. Il disait, quand il allait la rejoindre, qu'il allait dans son atelier. Ces ateliers sont devenus comme des sanctuaires pour les hommes...

**S.C.** : Ces habitations sont typiquement « petit bourgeois ». Il y en a en Autriche, en Allemagne et un peu partout en Europe. C'est une sorte de rêve pour ceux qui veulent s'individualiser tout en vivant en communauté. Chacun chez soi, mais tous ensemble. Nos personnages ne seront donc pas seulement les membres d'une même famille mais les habitants d'une communauté que l'on verra au travail, dans leur vie publique ou dans leur intimité, salon ou garage...

## Est-ce pour cela que votre spectacle est sous-titré en français « Une colonie permanente » ?

**C.M.** : C'est Olivier Cadiot qui nous a proposé cette traduction.

**S.C.** : Métaphoriquement on peut dire que notre manière de vivre aujourd'hui pourrait ressembler à une vie dans une sorte de « camp ».

#### **Un peu comme Kafka dans son livre *La Colonie pénitentiaire* ?**

**C.M.** : Ce n'est pas exactement ça mais si nous arrivions à faire avec notre colonie ce que Kafka a réussi dans son livre nous serions très fiers. Le point commun en serait l'enfermement...

**S.C.** : Un enfermement volontaire ce qui change tout. Un enfermement par méconnaissance des possibilités qui existent pour vivre autrement. Avec la peur qui s'est emparée des gens depuis le début de la crise, il y a très peu d'envie pour risquer quelque chose de différent. Cela renforce encore le poids de cette vie en communauté qui ne s'intéresse qu'à elle-même.

#### **Ces gens menacés peuvent-ils devenir dangereux ?**

**S.C.** : En France peut-être, mais pas en Allemagne ou en Autriche. Je crains qu'ils ne soient vraiment masochistes.

**C.M.** : Je ne sais pas si la France est si différente aujourd'hui...

#### **Comment s'organise votre travail à partir du moment où vous commencez à imaginer le spectacle ?**

**C.M.** : Quand nous commençons à travailler, nous ne savons pas vraiment comment nous allons arriver au terme de notre démarche. C'est vraiment le lieu inventé par Anna qui nous inspire tous, les comédiens, les musiciens, les chanteurs et tous ceux qui inventent avec nous. Ensuite nous commençons par répéter les chants et les chansons. C'est un moyen parfait pour unir tous ceux qui vont partager le plateau. Nous ne gardons pas obligatoirement tous les chants que nous avons travaillés. Ce sont des propositions que je fais et ensuite on choisit.

**A.V.** : Les parties musicales sont de plus en plus difficiles. Comme Christoph travaille souvent avec les mêmes comédiens, ils deviennent de plus en plus virtuoses. Ils sont passionnés par ce travail vocal et musical.

**S.C.** : Ce travail de chant permet aussi d'avoir des images qui se construisent avec les acteurs dans le lieu inventé par Anna. J'assiste aux répétitions et ensuite je propose des textes ou je fais part de mes réflexions sur ce que je vois. Parfois nous préférons ne pas avoir de textes. Chaque spectacle a un processus différent de fabrication. Les textes sont très divers, textes littéraires, documents, parfois des textes courts que j'écris moi-même. Nous travaillons dans une grande liberté et utilisons tout ce qui est possible. Par contre, je n'aime pas les collages de textes littéraires. J'aime les brisures, les cassures.

#### **Vous sentez-vous parfois chorégraphe, vous qui avez travaillé la danse ?**

**C.M.** : Je suis un chorégraphe plus qu'un metteur en scène. Mais je suis le chorégraphe d'un monde qui existe sur le plateau dans l'immédiateté du jeu.

#### **Les comédiens répètent-ils toujours dans le lieu déjà installé et en costumes ?**

**A.V.** : Oui puisque le spectacle se construit sur le plateau et que les costumes, qui peuvent changer au fur et à mesure des répétitions, donnent déjà des images fortes de personnages possibles. Cela aide les acteurs, tout comme les éléments du lieu, accessoires compris, leur permettent d'improviser plus librement.

**C.M.** : La costumière propose des idées de costumes qui sont adaptés aux corps des acteurs.

**A.V.** : Elle aime les années soixante-dix. C'est souvent autour des costumes de cette époque qu'elle invente, imagine des silhouettes. Elle est très sensible aussi aux couleurs de mes décors pour choisir les couleurs des costumes. Là encore, c'est vraiment un travail d'ensemble qui évolue pendant les répétitions puisqu'il n'y a pas d'idée préconçue.

#### **N'avez-vous pas le sentiment que dans vos précédents spectacles, en tout cas ceux que vous avez entièrement imaginés, il y avait comme une sorte de pressentiment du monde qui est le nôtre aujourd'hui ?**

**S.C.** : Je pense que cela est vrai pour *Les Spécialistes* et pour *Groundings, une variation de l'espoir*. Il arrive que des choses du futur adviennent au présent sans que l'on comprenne vraiment pourquoi. C'est la force parfois des artistes d'entrevoir ce futur même imparfaitement.

#### **Vous avez toujours revendiqué un lien filial avec un grand metteur en scène français, Roger Blin**

**C.M.** : C'était mon « papa ». Il avait vu un travail que j'avais fait quand j'étais à l'École Lecocq à Paris et il m'a invité ensuite. Je n'avais pas vu ses spectacles avant de le rencontrer mais c'est un être humain qui a joué un rôle considérable dans ma vie au moment où je vivais en France, après avoir quitté la Suisse quand j'avais 19 ans. Pour moi c'était le premier metteur en scène de *En attendant Godot*. Il m'a vraiment pris dans ses bras et nous avons passé des soirées formidables où il parlait du théâtre sans que cela apparaisse comme des cours magistraux mais plutôt comme des expériences vécues très profondément. C'est donc un lien personnel que j'ai eu avec lui, vraiment comme un père et non comme un maître puisque nos spectacles ne se ressemblent pas du tout. Aujourd'hui j'ai une grande admiration pour Claude Régy, pour Bernard Sobel et pour un jeune metteur en scène que Stefanie Carp m'a fait découvrir, Philippe Quesne.

#### **Vous avez eu de lourdes responsabilités dans l'institution théâtrale, en particulier à Zurich, et maintenant vous êtes redevenu metteur en scène indépendant. Quelle situation vous paraît la meilleure ?**

**S.C.** : Pour un artiste il vaut peut-être mieux être indépendant, mais pour moi qui ne suis pas un artiste mais qui accompagne le travail d'un artiste, je pense que l'institution est nécessaire pour permettre un travail efficace. Il faut que l'institution finance correctement les projets que les artistes proposent. Pour l'artiste il faut savoir utiliser au mieux les possibilités que

l'institution offre sans perdre ses qualités personnelles. Chaque système a ses avantages et ses inconvénients. Le travail en compagnie peut donner une grande liberté mais le manque cruel d'argent peut le tuer. C'est une question vraiment compliquée en ce moment.

**C.M.** : Peut-être un jour je serai jardinier... Ce serait sans problème pour moi... C'est un grand privilège de faire du théâtre, même si on peut toujours craindre que le théâtre détruise la vie. Il faut s'arranger pour pouvoir réaliser ses propres obsessions au théâtre. Sinon il vaut mieux faire autre chose. Mais je le répète, c'est un très grand privilège de pouvoir faire du théâtre, il n'y a aucune discussion possible là-dessus.

**Vous êtes un des metteurs en scène les plus joués sur les scènes européennes. Pensez-vous, comme Jean Monnet, que « l'Europe sera culturelle ou ne sera pas » ?**

**C.M.** : Certainement, mais on ne se donne pas les moyens de développer les politiques culturelles. Je suis persuadé que la culture est immortelle. Rien ne peut la détruire, même le plus stupide des gouvernements. La culture européenne existe, c'est un fait qui n'est pas discutable puisqu'il est vérifiable chaque jour quand on voit un spectacle d'Alain Platel ou que l'on écoute une partita de J.S. Bach.

**S.C.** : Dans le monde actuel, la culture est la chose la plus belle que l'Europe puisse offrir aux autres pays de la planète. C'est une culture multiple. Même si l'Europe est un petit continent, les échanges entre artistes n'ont jamais cessé d'exister et les œuvres circulent sans interruption depuis des siècles. On ne pratique pas le théâtre de la même façon dans chaque pays européen, mais il existe néanmoins dans chacun d'eux.

**Propos recueillis par Jean-François Perrier pour le Festival d'Avignon 2009**